

Quelques mots à propos de certains mots

Pour éviter toute confusion, il est nécessaire d'ancrer ce travail dans un cadre conceptuel, en précisant le sens que nous donnons aux expressions de base que nous utiliserons dans les chapitres suivants. Cette précision est utile, parce que parfois le même mot renvoie à des réalités différentes, selon les contextes dans lesquels il est employé. Nous définirons d'abord les termes que nous allons couramment utiliser, soit : la fortification et les fortifications, les structures défensives, l'entité ou la formation étatique et la communauté. Nous présenterons également des mots utilisés spécifiquement dans le contexte d'étude lié à la zone géographique dans laquelle nous travaillons : *tata*, *sanié* et *dyasa*. Après cette mise au point terminologique, qui ne se veut pas exhaustive, nous évoquerons quelques fonctions reconnues des fortifications. Enfin, nous analyserons les déterminants de la mise en place des fortifications en Afrique de l'Ouest.

2.1. Définitions de quelques notions

2.1.1. Fortification

En parcourant les définitions proposées dans différents traités et manuels de fortifications parus depuis le 17^{ème} siècle, en ce qui concerne le continent européen, nous avons constaté qu'elles différaient peu. Par exemple, dans le traité I de *L'art Universel de la Fortification*, Jean Du Breuil, sous le pseudonyme de Silvère de Bitainvieu, propose la définition suivante : « *La Fortification ou l'art de Fortifier, est une partie de l'Architecture, aussi la nomme-t-on Architecture militaire, parce qu'elle s'emploie à mettre les places en tel estat, que les habitans y soient en assurance contre l'effort de l'ennemy* » (De Bitainvieu, 1674 : 8). Cette définition se rapproche sensiblement de celle de Didier Grégoire Trincano pour qui : « *La fortification est l'art de disposer l'encontre d'une place ou d'un lieu, de manière qu'avec un petit nombre, on puisse résister à un plus grand qui voudroit s'en emparer* » (Trincano, 1886 : 1). Dans l'introduction de son ouvrage *La fortification : histoire et dictionnaire*, Pierre Sailhan explique que : « *se fortifier c'est, d'abord, se mettre à l'abri des attaques* », la fortification est donc : « *l'action de pourvoir une place, une zone, ou tout un pays d'ouvrages destinés à le protéger contre une armée ennemie, en arrêtant sa progression sur une ligne choisie à l'avance, ou, tout au moins, en ralentissant cette progression.* » (Sailhan, 1991 : 11-12). À travers ces définitions, et de nombreuses autres qui leur sont similaires, la fortification revêt surtout un caractère architectural (pris uniquement dans le sens de la construction). Seules sont donc prises en compte les actions de construction de structures architecturales. Or, ce n'est pas seulement derrière de telles structures que les communautés se sont retranchées

pour se protéger. Ces définitions sont limitées, car elles ne prennent pas en compte les sites qui sont déjà protégés et défendables grâce à une conformation géologique ou écologique particulière.

Quand on parle de conformation géologique particulière, la première image qui nous vient à l'esprit est celle des grottes et abris sous-roches. Il est vrai que les nombreuses découvertes archéologiques faites par les chercheurs dans ces types de sites peuvent laisser imaginer que les hommes préhistoriques les occupaient couramment. Selon nous, il s'agit probablement d'une mauvaise interprétation des données, mais c'est surtout la conséquence d'une image véhiculée par la vulgarisation des données scientifiques, car comme le dit Michèle Julien dans le *Dictionnaire de la Préhistoire* (1999 : 11) : « l'homme préhistorique n'était pas un troglodyte. Il a peu habité les profondeurs des grottes ». Cette affirmation est d'autant plus vraie pour l'Afrique de l'Ouest où les restes archéologiques troglodytiques sont infimes. La plupart des données disponibles pour ces sites suggèrent effectivement des occupations plutôt temporaires, laissant peu de traces, que des occupations permanentes souvent visibles par l'accumulation des vestiges. Les grottes et abris sous-roches étaient utilisés comme refuge et non comme habitation. D'autres découvertes archéologiques, réalisées dans des zones d'accès difficiles comme les falaises, les forêts ou les montagnes, suggèrent toutefois que certaines communautés ont éprouvé le besoin de se dérober. Des exemples ethnographiques, sur lesquels nous reviendrons par la suite, le prouvent aussi.

Or, les abris sous-roche, les grottes, les forêts, les montagnes etc. ne sont pas nécessairement des constructions architecturales. Certes, il est possible qu'en occupant certains de ces sites, des aménagements aient été réalisés pour mieux les configurer selon les besoins de ses occupants, mais à l'origine, ces sites sont bien naturels. Ces observations sont aussi valables pour les livres et traités sur les fortifications. Généralement, les auteurs y ont évoqué ou suggéré l'existence de types de fortifications dont les humains n'étaient pas architectes. Pour Pierre Sailhan : « La première forme de la fortification sera donc l'utilisation des obstacles et des refuges naturels. ». Dans la même optique, Claude Nières, de la page 71 à 83 de son ouvrage, parle de « Fortifier ». Il explique :

« *A partir du moment où des hommes se battaient, d'individu à individu, ou de groupe à groupe, se protéger contre les projections adverses, se placer dans une situation favorable, se mettre derrière n'importe quel couvert, derrière des obstacles naturels qui rendent l'approche adverse plus difficile et ses attaques moins*

efficaces, ses projections moins dangereuses, ressort au bon sens. Les hommes recherchaient aussi des grottes ou des cavités, des emplacements troglodytiques où ils pouvaient se cacher et résister. Bien que les hommes aient occupé des « sites ouverts », ils cherchèrent aussi des sites faciles à protéger, des éperons, des hauteurs surtout d'où ils pouvaient surveiller les alentours, » (Nières 2001 : 71).

Dans cet extrait, les mots que nous avons mis en gras aident à prendre conscience de l'origine non anthropique des structures citées. Les structures et sites étaient probablement choisis car ils permettaient de bien se « cacher et résister » ; ils étaient « faciles à protéger » et c'étaient des endroits « d'où ils pouvaient surveiller les alentours ». Ces types de sites sont dits naturellement protégés ou défendables. Leurs propriétés « naturelles » résultent généralement de faits géologiques et écologiques, indépendants de l'activité humaine. Les emplacements dont le caractère protecteur ou défensif est d'origine géologique sont issus des processus orogéniques et géomorphologiques. Ces mécanismes, généralement indépendants de l'action anthropique, aboutissent à la formation des reliefs dont quelques-uns sont tellement abrupts que l'accès à leurs flancs ou à leurs sommets est rendu difficile. De manière générale, ce sont : les grottes, les abris sous-roche, les plateaux tabulaires, les falaises, les éperons rocheux et, dans une certaine mesure, les îles.

Pour les sites dont la protection est d'origine écologique, il est peu sûr qu'ils soient tous « naturels ». En effet, les interactions anciennes entre groupes humains et écosystèmes aboutissent parfois à la formation de végétation et de paysage difficilement qualifiables, d'où les débats autour de la notion d'anthropisation du paysage (Pommel et Salomom 1998, Ballouche 2001, Ballouche et Dolidon 2005, Maley et Oslisly 2012, Maley et al. 2018). En ce qui nous concerne, nous reviendrons plus en détail sur l'ambiguïté de ces sites dans la classification que nous proposons au chapitre suivant. À ce niveau, il convient simplement de mentionner que pour la fortification de ce type de sites, ce sont généralement les plantes qui sont mises à contribution pour la protection ou la défense.

Les définitions usuelles mettent surtout en avant le caractère architectural des structures. Pourtant, et parallèlement, il y a des travaux et des données historiques qui mentionnent l'existence de sites « naturellement » protégés par des éléments de l'environnement ou par leur position topographique. Une définition large des fortifications doit tenir compte des différents moyens qu'ont utilisés les communautés pour se protéger. Afin de concilier le caractère « naturel » et l'aspect architectural dans une même définition, nous proposons que la fortification soit définie comme : l'action de se mettre en sûreté soit par l'occupation d'un site naturellement défendu, soit par l'usage de structures construites et / ou aménagées, soit par l'utilisation d'un site naturel complété par des structures anthropiques. Dans cette définition,

l'abri naturel comprend tous les sites géologiques ou écologiques ne résultant pas directement d'une intention humaine ; l'idée n'étant pas de faire une dichotomie stricte, ou une opposition entre nature et culture.

Par extension, les fortifications sont employées pour désigner les structures mises en place au cours du processus de fortification. Pour Pierre Sallhan, les fortifications sont : « *tout ensemble d'ouvrages fortifiés continus ou discontinus, proches les uns des autres ou éloignés, mais formant un tout.* » (Sallhan, 1991 : 12). Cette définition oriente, sciemment ou inconsciemment, notre regard vers les moyens culturels, issus de l'industrie humaine, que sont les structures aménagées ou construites. Pour éviter ce biais, il faut tenir compte des moyens non-humains. C'est ce qu'a fait le Conseil Scientifique International de l'Icofort, organe de l'ICOMOS, qui a rédigé une charte sur les fortifications et l'héritage connexe. Dans cette charte, les fortifications et l'héritage connexe sont définis comme « toutes structures construites avec des matériaux naturels (végétaux ou géologiques) ou artificiels par une communauté humaine pour se protéger des assaillants ».

L'emploi quasi-unilatéral de l'expression « fortifications » pour ne désigner que les structures culturelles est probablement dû au fait que les chercheurs privilégient plutôt l'expression « refuge » pour les sites défendus ou protégés par des moyens naturels ou non-culturels. Refuge étant entendu ici comme un lieu où l'on s'enfuit pour se mettre temporairement à l'abri et échapper ainsi à un danger. Temporaire au départ, l'abritement peut se prolonger indéfiniment et devenir une occupation permanente. Parfois, les « réfugiés » peuvent renforcer la défense du site par l'aménagement de structures supplémentaires. Dans l'essai de classification proposé plus loin, nous verrons l'exemple du site refuge de Tyi en pays Dogon.

Suivant la définition que nous avons proposée pour la fortification, les fortifications peuvent être des structures naturelles (grottes, escarpement rocheux, forêt etc.) ou des structures culturelles (muraille, fossés, chevaux-de-frise etc.) utilisées dans le but de se fortifier. Les fortifications peuvent être formées d'un seul objet, ou alors être une combinaison de plusieurs éléments assurant seuls ou en association l'action de se fortifier. Alors que les fortifications sont généralement mises en place pour abriter les défenseurs, protéger une place ou la rendre inaccessible, Paul Roscoe a mis en évidence une exception en Nouvelle-Guinée. Dans ce pays, les fortifications endogènes mises en place n'empêchent pas seulement les assaillants de pénétrer dans la zone protégée, mais elles empêchent surtout leurs fuites ou retraits (Roscoe 2008 : 514).

Par ailleurs, la dimension mentale, spirituelle ou supranaturelle des fortifications est évoquée par quelques chercheurs (Mauny 1948 :14-15 ; Bah 1985 : 97-101 ; MacDonald 2012 : 354-356 ; Aymeric 2013 : 92-110). Elle peut se manifester par un sacrifice rituel, comme ce

fut le cas de la jeune vierge Tapama Djénépo qui, selon la tradition historique, fut emmurée à la fondation de Djenné au 13^{ème} siècle. La dimension mentale peut aussi se manifester par l'utilisation d'un objet symbolique ou par l'usage d'un mot ayant une signification symbolique pour désigner les fortifications. Mais comme c'est le cas avec les autres faits matériels, la difficulté réside dans la mise en évidence archéologique des aspects immatériels associés. Si dans un contexte ethnographique on peut identifier les autels en tant que tels, comme dans le cas des *dyalan* en Haute-Casamance (Canos-Donnay 2016 : 84), dans un contexte archéologique, comment être assuré qu'une pierre couverte de sang est un autel ? Bien-sûr, on peut arguer que la disposition spatiale et l'association de divers autres objets permettent de conclure qu'on est en présence d'un autel sacrificiel, mais la réalité est qu'il y a une part d'inférence ethnographique dans cette conclusion plutôt qu'une stricte conclusion archéologique. L'autre problème se trouve dans l'efficacité réelle ou supposée des objets concernés par de telles pratiques. La question de l'efficacité nous conduit à nous interroger sur les fonctions primaires et secondaires des fortifications ; nous y apportons quelques éléments à la suite des définitions des concepts.

2.1.2. Structures défensives

Cette expression est une combinaison qui renvoie immédiatement à des objets matériels d'origine anthropique. Prenons d'abord chacun de ces mots individuellement avant de nous attarder sur leur juxtaposition. Étymologiquement, structure vient du latin *structura*, de *struere* qui signifie construire (<https://www.littre.org/definition/structure>, consulté le 28 juin 2017). En archéologie, c'est un terme générique descriptif faisant partie d'un vocabulaire d'attente et qui permet d'éviter l'utilisation erronée et prématurée de termes interprétatifs tels que maison, habitation, cache, sépulture, foyer. Pour Pierre Ripert, la structure est un : « terme générique sous lequel on désigne tous les genres de maçonnerie » (Ripert, 2002 : 331). C'est donc un terme au sens très large, auquel il est nécessaire d'adjoindre un second afin d'en préciser le contexte ou la fonction escomptée.

Dans le cadre de la fortification, c'est l'adjectif « défensive » qui lui est couramment accolé. Le mot « défense » est dérivé de « défendre » qui est synonyme de protéger, repousser, écarter, tenir loin. Un premier essai de définition nous suggérera que les structures défensives se définissent comme tous genres de maçonnerie pouvant servir à protéger, à repousser ou à tenir loin. Cette définition ne prend pas en compte des éléments comme le fossé qui est : « une tranchée marquant une limite et empêchant le passage » (Perouse De Montclos, 2007 : 174), donc servant à tenir loin ou à protéger. Dans le chapitre 3, nous verrons que les fossés ne sont pas les seuls éléments non-maçonnes qui ont pu être mis en place ou utilisé à des fins défensives. Tenant compte de ces autres éléments, nous rajoutons à la définition précédente l'expression « aménagements » pour désigner tous les éléments non maçonnes mais

intentionnellement implantés ou utilisés comme moyen de défense. En somme, les structures défensives sont tous les genres d'aménagements, maçonnes ou non, pouvant servir à protéger, à repousser ou à tenir loin.

2.1.3. Communauté

Cherry Schrecker résume la communauté comme cet ensemble organique dans lequel chacun retrouve naturellement sa place (Schrecker 2008 : 57). On attribue à Ferdinand Tönnies (1887) la conceptualisation de la notion de « communauté » en sciences sociales, car il a notamment marqué la distinction entre communauté et société (Gouëset & Hoffmann 2006 : 263). L'engouement que de nombreux autres chercheurs ont mis à expliciter la notion dans leurs travaux a abouti à la floraison de multiples définitions. En 1955 G. A. Hillery dénombrait déjà 94 tentatives de définition de la notion de communauté dans les études sociologiques (Hillery 1955 : 111-123). Des traits communs ressortent de ces définitions ; nous allons nous y appuyer pour présenter brièvement la notion de communauté.

Le sentiment d'appartenance à une origine commune qu'ont les individus est un élément central dans la définition de la communauté. Ce sentiment crée un lien, souvent affectif, entre les membres de la communauté. Cette affectivité réciproque est à l'origine du désir de partage, de cohésion et de solidarité qu'ont les membres de la communauté vis-à-vis de leurs semblables. G. Suttles souligne les difficultés qu'il y a à assigner des frontières dans l'espace à une communauté, mais il n'en demeure pas moins que le partage d'une aire géographique est un élément à considérer lorsqu'on cherche à définir une communauté (Suttles 1974 : 244). C'est dans cet espace que se déploient généralement les interactions sociales entre les membres de la communauté. En somme, une communauté est un groupe d'individus ayant ou se réclamant d'une origine commune, vivant sur un territoire plus ou moins délimité et interagissant mutuellement pour le bien de tous. De cette vie communautaire, se dégagent des aspects positifs tels que « l'authenticité des relations, la solidarité du groupe, sa cohésion, sa stabilité, sa simplicité, sa pérennité et la sécurité qu'elle accorde à ses membres » (Schrecker 2004 : 59). Malgré ces esquisses de définitions, il est important de noter que la communauté n'a pas véritablement d'échelle ; l'expression sert à la fois à désigner le global tout comme le local. Elle se définit et se recompose chaque fois par rapport à un contexte précis et par l'association de diverses caractéristiques.

Il arrive que parfois les communautés soient intégrées ou qu'elles soient issues d'un ensemble organique plus grand, que l'on nomme de nos jours l'État. Outre la question de ses origines, la définition même de l'État est très discutée entre les chercheurs des sciences humaines et sociales (voir par exemple l'article de Turchin *et al.* 2018 qui dresse un état des discussions). Sans nous attarder sur ce débat, nous qualifierons de royaume, ou d'entité étatique, tous les regroupements communautaires se rapprochant d'un État.

2.1.4. Le Tata

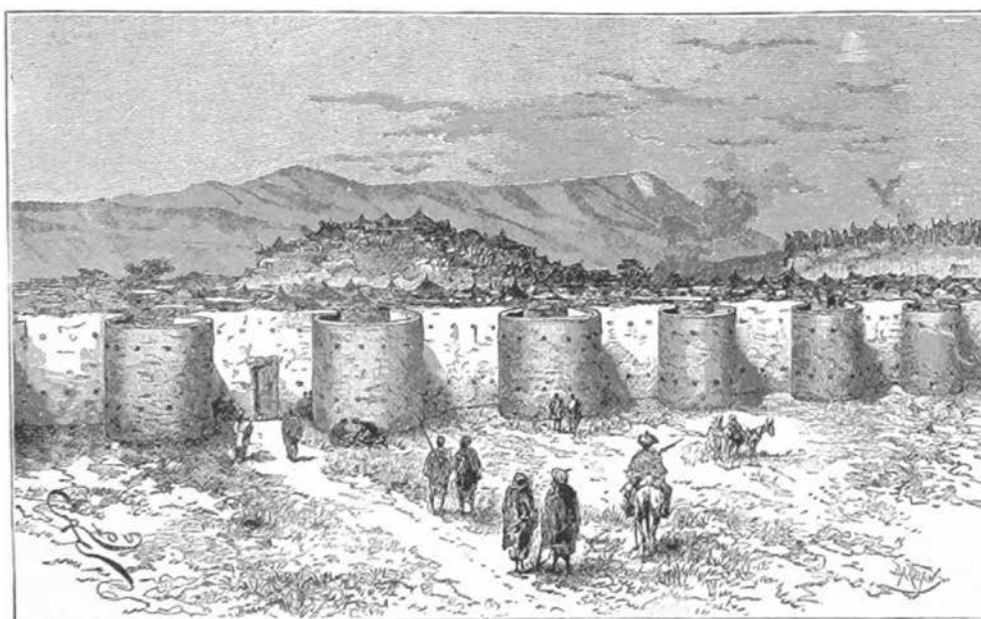
Tata est une expression employée « pour désigner toute construction à caractère défensif, en pierre ou en argile. » (Bah 1985 :48). Dans le glossaire de l'« *Essai sur la langue Bambara parlée dans le Kaarta et le Bélédougou* », Gustave Binger définit le *tata* comme un « mur d'enceinte en pisé » (Binger 1886 : 87). L'expression est récurrente dans les récits de voyage des explorateurs européens qui parcourent l'Afrique de l'Ouest. Mais ce sont surtout les militaires qui ont adopté le mot et qui l'ont couramment employé dans leurs récits (Gallieni 1885, Péroz 1889, Faidherbe 1889, Méniaud 1935).

Le terme appartient à la famille linguistique mandé et sous différentes déclinaisons, il se retrouve dans toutes les langues proches ou apparentées à celle-ci (MacDonald 2012 :345). Par exemple, dans la langue maningo au Sénégal Oriental, on parle de *tatoo* (constat personnel au cours des travaux de terrain); à Sikasso on dit plutôt *tara* (Bah 1985 : 48). La diffusion de cette appellation, devenue une expression commune pour désigner toutes les fortifications non-européennes dans la zone sahélo-soudanienne, est peut-être le fait de l'implantation de l'administration coloniale française (MacDonald 2012 : 345). Cette administration s'étant surtout servie, dans ses débuts, des soldats recrutés au Sénégal et au Soudan Occidental, ce sont probablement aussi ces « tirailleurs sénégalais » qui ont aidé à répandre l'expression.

Il faut également noter que bon nombre de fonctionnaires coloniaux français ont d'abord servi en Afrique de l'Ouest (Soudan Occidental), puis ont été affectés en Afrique Centrale. Pendant leur déplacement, ils ont conservé le

vocabulaire initial qu'ils avaient appris à l'ouest. Ainsi, même à Abéché (ville orientale du Tchad), qui est très éloignée des zones où les langues mandé sont parlées, on retrouve des archives avec des structures qui sont désignées « *tata* ». D'autres mots étaient aussi utilisés pour désigner les murailles. Dans le même glossaire de Binger, en dessous de *tata*, on lit que le mot « muraille » est traduit par *soukala*. Parlant de la fondation de Bamako, Meillassoux remarque qu'un *djin* (dyin) fut d'abord édifié et que le *tata* ne fut construit que plus tard (Meillassoux 1963 : 204). Thierno Bah signale que le suffixe *dyin* est par exemple accolé à Gubanko (Gubanko-dyin) pour préciser sa nature fortifiée (Bah 1985 : 48).

La diffusion du terme *tata* n'a pas été sans incidence. Premièrement, son usage abusif a rendu réductrices les descriptions qui pouvaient être faites des fortifications. En effet, dans les documents historiques, la plupart des *tata* sont plus appréciés que décrits, d'où l'usage des qualificatifs comme « fort, beau, puissant, faible, nul ». En dehors de quelques fortifications qui avaient été dessinées parce qu'elles constituaient des « verrous » empêchant la progression coloniale, il n'existe généralement pas de plan de ces structures endogènes. Deuxièmement, dans les archives coloniales, le mot *tata* a éclipsé les autres mots et expressions qui étaient employés dans les langues locales pour désigner les fortifications et les structures défensives. Inversement, dans la conscience des populations locales actuelles, toutes les fortifications endogènes et européennes, sont couramment appelées *tata* (MacDonald 2012 : 345 ; I. Thiaw, com. pers.) Il y a des exceptions rares, comme à Ségou, où la population locale a conservé le nom *kananga kogo* pour les structures défensives de Ségou ; mais c'est



Le tata de Sikasso.

Figure 2.1. Le *tata* de Sikasso, dessin de Riou (Binger 1892 : 95).

aussi parce qu'elle considère que ces structures sont modestes face aux imposantes et légendaires structures de Sikasso (MacDonald 2012 : 345).

Dans la région de Ségou, Kevin MacDonald a mis en évidence une solution alternative utilisée par les populations en lieu et place de l'édification d'un *tata*. En effet, en orientant la porte de toutes les cases des concessions vers le centre du village, on créait un espace intérieur et les murs arrière formaient une ligne dont on renforçait la défense en les joignant entre eux par des murets. Chaque case avait donc une partie de son mur intégré dans la muraille et le village n'avait qu'une ou deux entrées. Ce type de construction était appelé *Kama* (MacDonald 2012 : 347). Le même mode construction a été utilisé par l'almamy Samory Touré pour fortifier son camp militaire de Bissandougou où il accueillit la mission française en 1887 (voir le plan dans Meillassoux 1963:43). Dans les archives, les unités spatiales (concession familiale, village, ville) que protègent les *tata* ne sont pas toujours précisées. Il devient donc difficile dans ce cas de faire la distinction entre un muret enclosant une concession et une muraille cernant un village ou une ville. La taille des surfaces couvertes peut donc varier énormément et atteindre de très grandes proportions. La disparition des noms autochtones, servant à désigner les structures défensives, et l'absence de précisions dans les descriptions ne permettent pas aujourd'hui d'évaluer les

dimensions et les caractéristiques qu'avaient certaines fortifications.

2.1.5. Le *Dyonfutu*

Il s'agit d'une expression qui sert à désigner le « palais » du chef à l'intérieur d'une fortification, la « maison royale » (Gallieni 1883 : 392). Le mot a couramment été utilisé pour désigner le « réduit », ou ce qu'on appellerait aujourd'hui « appartement privé », dans lequel logeait le chef du *tata*. L'étymologie du mot est assez difficile à préciser car en langue Bambara, le mot *Dyon* ou *Jon* signifie esclave (Binger 1886 : 78). Méniard traduit littéralement le mot par « le champ des esclaves » (Méniard 1935 : 107). Le *Dyonfutu* peut être constitué d'un ou de plusieurs bâtiments. À Ségou par exemple, Jean-Baptiste Marchand observe que : « le grand dionfoutu renferme lui-même trois ou quatre dionfoutous ou réduits, plus petits. » (Méniard 1931 :439). Avec sa position haute sur un promontoire et avec ses grandes dimensions, les officiers français n'ont pas hésité de qualifier de « donjon », le *dionfoutu* de Sikasso (Méniard 1935 : 107).

2.1.6. Les *Sanié*

Souvent orthographié *sagné* ou *sanyé*, les *sanié* sont décrits par Jacques Méniard comme « des enceintes de palissades, quelquefois doubles, faites de rondins bruts,



Figure 2.2. Palissade contemporaine autour d'une concession, village de Toumboura (Photo T. Pelmoine, avec l'aimable autorisation de l'auteur).

entrelacées d'épines, avec une butte de terre au pied de l'enceinte pour consolider les pieux et abriter les défenseurs allongés à terre pour le tir. » (Méniard 1931 : 60). Méniard précise aussi que les *sanié* sont surtout communs aux contrées boisées au sud du Haut-Sénégal et que, parfois à l'intérieur, on y trouve quelquefois un *tata* « réduit ». Les *sanié* étaient des structures permanentes et dans certains villages, ils constituaient probablement la seule fortification. Les *sanié* font partie des fortifications végétales dont Christian Seignobos (1980) parle et qui, selon lui, sont aujourd'hui converties en simples palissades (fig. 2.2) ; nous reviendrons plus en détail sur ces fortifications végétales dans le chapitre suivant.

2.1.7. Les Dyasa et gourbi

Les *dyasa* (ou *diassa* ou *diasa*) sont aussi des enceintes de palissades végétales. Ils sont construits par les assaillants pendant le siège d'une place fortifiée ; « ce sont des véritables fortifications de campagne à caractère semi-positionnel, à l'abri desquelles on construit des cases et des écuries pour attendre confortablement la reddition de la place » (Bah 1985 : 201). Ils étaient généralement construits sur des points dominants avec des troncs de bois hauts de 2,50 à 3 mètres, enfoncés d'environ 30 centimètres en terre. Les rondins étaient disposés de manière à former deux ou trois épaisseurs et étaient liés par des câbles et des lianes. Les irrégularités des troncs

formaient des sortes de meurtrières pour les assiégeants (Binger 1892 : 32). Les *dyasa* sont donc temporaires ; ce sont des postes palissadés et ils peuvent même être déplacés pendant le siège. Lors du siège, des lignes de palanques joignaient les *dyasa* qui cernaient les assiégés, empêchant toute possibilité de tentative de percée des troupes assiégées. La mobilité des *dyasa* a pu être observée par Parfait-Louis Monteil en 1892, lorsque Tiéba Traoré, roi de Sikasso, assiégeait la ville de Kinian (Monteil, 1895 : 54).

Les *dyasa* n'ont pas de forme ni de taille définies. Lors du siège de Sikasso de 1887 à 1888 par Samory Touré, les *dyasa* qu'il fit construire atteignaient 50 à 60 mètres de côté et pouvaient abriter un millier de personnes (Binger 1892 : 92-98 ; fig. 2.3). En plus des *dyasa*, Gallieni a observé d'autres structures accessoires qui accompagnent parfois la défense des *tata* : les *gourbi*. Ce sont de petites constructions faites avec des *séko* (nattes en fibres végétales), montés sur des charpentes en branches d'arbres. Celles-ci sont établies à une centaine de mètres des murailles et servent d'abris couverts aux défenseurs qui peuvent ainsi tirer sur les assaillants tout en étant protégés (Gallieni 1883 : 557).

Les *tata*, les *dyonfutu*, les *sanié* sont donc des structures qui, seules ou en combinaison, peuvent servir de fortifications permettant à une communauté de résister aux assaillants.



Un diassa (roy. p. 37). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Figure 2.3. Un diassa (à droite), dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur (Binger 1892 : 92).

D'autres structures comme les *dyasa* et les *gourbi* sont des structures défensives de campagne ; elles sont construites par les assiégeants pour assurer leur sécurité pendant le siège.

2.2. Fonctionnalités générales des fortifications

2.2.1. Fonctions des fortifications

Les fonctions des fortifications sont nombreuses et peuvent varier selon les besoins et les contextes ; on peut donc difficilement être exhaustif. Néanmoins, nous avons classé ces fonctions en 3 grandes catégories :

a-) La sûreté :

C'est la fonction primaire des fortifications. Pour préserver l'intégrité des occupants, la fortification met un obstacle entre un espace où ils sont protégés, et un autre qui peut être occupé ou parcouru par les assaillants. La protection peut concerner à la fois l'intégrité physique des communautés, lorsque les structures qui sont mises en place ont pour but de protéger les occupants d'une attaque létale ; ou concerner les biens matériels. Dans ce cas, ce sont surtout les biens qui sont mis à l'abri d'un accaparement de la part des assaillants. Ce second rôle est par exemple visible dans le cas des greniers collectifs fortifiés (*igudār*) du Maroc médiéval (Meunié 1944) ; mais en général, les deux rôles sont combinés. La barrière représentée par la fortification peut aussi servir de position défensive. À cet effet, des aménagements supplémentaires (flanquements, crémaillères, tourelles, meurtrières, chevaux-de-frises etc.) peuvent être intégrés, ou accompagner l'obstacle servant de base à la fortification.

b-) La surveillance territoriale :

La fonction de surveillance territoriale dépend de la position des fortifications mais aussi de leurs dimensions. Ainsi, des structures construites sur des hauteurs, en bordure des voies d'eau, à proximité des mines ou sur les routes commerciales, sont destinées aux contrôles de la circulation des biens et des personnes. Lorsqu'elles sont suffisamment nombreuses, les fortifications contrôlant les voies de circulation forment un véritable maillage qui couvre un territoire. Une fortification crée une délimitation entre une zone intérieure, qui peut être contrôlée, et une zone extérieure où l'emprise de l'autorité est moins contraignante, voire inexistante (Ramsden 1990 : 170-171, Aymeric 2013 : 118-121). Il arrive aussi que certaines fortifications n'aient pas de rôle défensif ; elles servent juste à marquer le territoire en créant un « dehors » et un « dedans », permettant ainsi le contrôle de l'accès (Kelley *et al.* 2007 : 58). L'implantation de fortifications peut aussi faire partie d'un processus d'acquisition et de gestion de territoire (Aymeric 2018 : 383-397). Dans ce cadre, on peut également avoir des fortifications de campagne (Raffenel 1856 : 324, Sailhan 1991) et des fortifications érigées en centre de commandement (Gallieni 1883 : 587).

c-) L'ostentation :

L'ostentation est l'exhibition du pouvoir, de la puissance, du prestige ou de la richesse matérielle. La fonction ostentatoire des fortifications a pour principal objectif de marquer les esprits aussi bien des résidents que des étrangers. Sur le plan militaire, il s'agit pour les bâtisseurs de montrer leur pouvoir, de prouver leur puissance ou leur invulnérabilité ; l'effet escompté de cette exhibition étant de provoquer la dissuasion chez l'ennemi. Dans cet élan dissuasif, il arrive même que des structures implantées aient peu ou presque pas d'efficacité défensive (Gasco 2009 : 17-32 ; Moret 1996). L'ostentation et le prestige peuvent aussi concerner la richesse et se manifester à travers la grandeur ou la splendeur des fortifications, ou à travers l'entreposage de biens divers en leur sein. Toutefois, la fonction ostentatoire pose des difficultés de visibilité archéologique. Hormis le fait que le pillage, qui s'effectue généralement au lendemain de la chute du site fortifié, fait disparaître les traces des richesses qu'avait ce dernier, il arrive aussi couramment que les modestes restes que les archéologues retrouvent ne soient qu'une pâle représentation de la splendeur d'antan d'une fortification.

2.2.2. Implications sociales

La fortification d'un site est une activité qui a des implications dans la structuration de la société, puisque c'est généralement une activité d'ampleur. Même si elle n'est pas la preuve de l'existence d'une société hiérarchisée, le nombre de personnes qu'elle implique suggère la nécessité d'une coordination. En effet, et sauf peut-être dans le cas d'utilisation de site refuge, l'implémentation de fortifications requiert une participation des membres de la société qui souhaitent se protéger. La notion de « communauté » refait indubitablement surface dès qu'il s'agit de fortifier un site, puisque ceux qui participent aux travaux ont un intérêt à protéger ce qu'ils ont de « commun », comme les biens, les privilèges, la jouissance d'un territoire, ou tout simplement la liberté. Dans le cas de notre travail de master, nous avons vu par exemple que la fortification de la ville de Fouban fut un processus dans lequel toute la société bamoun fut impliquée (Aymeric 2013 : 58-79).

Il a aussi probablement existé des cas où la fortification s'est faite sous la contrainte, donc sans élan communautaire de la part de ceux qui l'ont réalisée. Dans ces cas, il est possible que ce processus se soit fait sous l'impulsion et au profit d'une élite, qui disposait des moyens coercitifs pour mener à bien cette entreprise.

2.3. Les déterminants de la mise en place des structures défensives en Afrique de l'Ouest à l'ère atlantique.

C'est par l'analyse et l'interprétation des données historiques (écrites et orales) que nous pouvons identifier les faits qui ont incité les communautés ouest-africaines à s'engager dans un processus de fortification quasi systématique. En effet, nous disposons de peu (ou